

## CHAPITRE XX

### LA SORCELLERIE

— De ce temps-là, certaines personnes étaient soupçonnées de sorcellerie.

Un jour d'hiver, une mendiante se présenta sur le seuil de la ferme Sammon, demandant la charité. Sammon, qui était d'une avarice sordide, lui refusa toute aumône; et comme la pauvre femme insistait, il la menaça de lâcher sur elle son chien de garde, véritable molosse. Le soir du même jour, une vache du fermier refusait toute nourriture; elle était malade...

— Tu n'as qu'à t'en prendre à toi-même, dit la fermière à son mari. Pourquoi as-tu refusé l'aumône à cette mendiante? Elle s'en est vengée en jetant un sort sur notre bétail. D'autres bêtes tomberont à leur tour.

Sammon partagea l'avis de sa femme. Au lieu de faire appel à la science du vétérinaire, il envoya un domestique quérir « Beth la Noire ». Enchantée de l'aubaine, la vieille coquine vendit à Sammon une potion noirâtre, qu'il fit avaler à la bête. Comme l'indisposition de celle-ci n'était que passagère, on la trouva complètement guérie le lendemain matin. Sammon, superstitieux autant qu'avare, attribuait cette guérison à la science de « Beth la Noire ». Une semaine après, le fermier revenant du village, rencontra une femme. Il reconnut aussitôt la mendiante sorcière.

— Es-tu allée à ma ferme? lui demanda-t-il tout en colère.

— Non, répondit-elle, car je sais d'expérience que tu es un homme sans cœur qui refuse aux pauvres toute assistance...

— As-tu de nouveau jeté un sort sur mon bétail? reprit le paysan.

— La belle question! s'exclama la femme.

— Inutile de nier; tu es une sorcière. Mais je t'apprendrai à faire du mal à mes pauvres bêtes. Sur cela, Sammon rebroussa chemin. Au village, il racola quelques hommes aussi stupides que lui.

— Voilà, s'écria-t-il, une sorcière qui a jeté un sort sur mon bétail!

Furieuse, toute la bande s'élança à la rencontre de la mendiante qui s'éloigna en toute hâte; mais les paysans se mirent à sa poursuite et l'accablèrent d'injures.

— Elle a rendu malade ma petite fille! hurla un de ces rustres. Faudrait la brûler vive, la coquine!

— Voulons-nous, proposa un autre, chasser de son corps le démon qui la possède? Quelques bons coups de gourdin auront vite raison de son ami infernal.

La pauvre femme se mit à pleurer.

— Ne me faites pas de mal! s'écria-t-elle. Je suis innocente.

— Tais-toi, vilaine sorcière! vociféra Sammon. Si tu n'avais pas jeté un sort sur ma vache, comment serait-elle tombée malade?

— Et mon enfant? demanda l'autre, allongeant à la « sorcière » un formidable coup de poing. Les autres, à leur tour, eurent la lâcheté de maltraiter cette pauvre femme qui, peut-être, mendiait le pain de tous les jours pour ses petits enfants.

La malheureuse se lamentait à fendre l'âme; mais ces hommes brutaux n'en continuèrent pas moins à s'acharner sur leur victime.

Soudain, une voix forte retentit derrière eux :

— Lâches! Misérables!... Tas d'imbéciles! N'avez-vous pas honte de maltraiter ainsi une pauvre créature sans défense?

C'était le docteur.

— Vous êtes admi-



rables d'audace!... continua-t-il, de plus en plus indigné... Voilà sept vauriens, formant bande, pour s'attaquer à une femme! Honte sur vous, misérables!...

— Monsieur le Docteur, hasarda l'un des rustres, cette femme est une sorcière.

— Une sorcière?! — Quelle stupidité! Il n'y a pas de sorcières, homme borné que tu es!

— Je n'ai fait de mal à personne, gémit la mendiante.

— Je connais cette femme, reprit le médecin. Elle habite le village voisin. Elle a perdu son mari, il y a quelques mois; c'est moi qui l'ai assisté durant sa maladie longue et pénible. Pauvre mère! Elle a six petits enfants à sa charge. Ces malheureux sont en proie à une noire misère. Et vous, hommes sans entrailles, vous maltraitez cette pauvre mère au lieu de lui donner du pain!... Honte sur vous!

— Elle a jeté un sort sur ma vache! affirma d'un ton insolent le gros Sammon.

Cette fois-ci, le bon docteur entra dans une colère bleue.

— Il y a lieu de croire, s'écria-t-il, que tu es ensorcelé toi-même et que c'est ton avarice qui t'a joué ce tour! Si cette femme t'avait apporté de l'argent, tu n'aurais eu garde de l'appeler sorcière. Bah! aux yeux d'un avare comme toi, toute mendiante est coupable de sorcellerie.

— Deux heures après son départ de ma ferme, répliqua Sammon, ma vache fut malade.

— Et tu t'en prends à cette malheureuse! Si je viens te voir dans la journée, et que sur le soir, ton cheval ou ton porc tombe malade, c'est moi qui ai jeté un sort sur la bête, n'est-ce pas? — Dis donc, y a-t-il eu, ce jour-là, d'autres visiteurs à ta ferme?

— Un colporteur.

— Pourquoi hésites-tu à le mettre en cause? Or, il est à supposer que ta vache avait absorbé trop de nourriture ou trop de boisson. Quoi qu'il en soit, si vous avez l'audace de molester une seconde fois cette femme, vous aurez affaire à la police. Ce que vous venez de faire est contre la loi.

Les paysans n'osèrent plus répliquer. Ils craignaient le docteur, dont la bonhomie égalait la franchise. Les agresseurs se retirèrent en marmottant des excuses, et, de son côté, la femme s'éloigna du village, où elle ne mit plus les pieds.

— Il y a des siècles, — je ne parle pas du temps de grand-père, — les juges étaient eux-mêmes aussi superstitieux que ces paysans de mon village. A cette époque-là, une femme accusée de sorcellerie, courait grand risque d'être livrée aux flammes.

— Est-ce possible? s'écria Jean.

— Oui, mon brave. Qui nous dira le nombre de ces innocentes victimes de la plus affreuse des superstitions? Heureusement, tout cela est passé. Les hommes sont, en général, devenus plus raisonnables, et maints préjugés cruels sont à jamais bannis. Pourtant, il y a, de nos jours encore, des diseuses de bonne aventure et, par conséquent, des gens qui les consultent.

---

## CHAPITRE XXI

### LES REVENANTS

— Et les revenants, père? Il n'y en a plus, n'est-ce pas?

— Mais non, mon petit, il n'y en a pas. Or, je connais des personnes qui vous répondraient : « Pour sûr, qu'il y a des revenants! »

Anciennement, ces superstitions étaient beaucoup plus répandues que de nos jours. Il y a quatre-vingt-sept ans, la Longue-rue des Boutiques, tout près du Marché-aux-Bœufs, était un jour en grand émoi. Tu connais cette rue où s'élève le temple protestant? C'était un samedi soir. Plusieurs personnes soutenaient que des revenants tenaient leurs assises dans cette église. Qu'était-il arrivé? Le gardien, ou sacristain du temple, avait, ce jour-là, nettoyé les chandeliers en cuivre, et ces objets brillaient au clair de lune; cela se voyait de l'extérieur, à travers des carreaux. Les pauvres gens croyaient vraiment à une espèce de sabbat diabolique, et la police eut grand'peine à disperser la foule. Regarde : une gravure ancienne, suspendue près de l'escalier, rappelle cet événement.

En effet, Jean vit une gravure où se trouvait représenté le temple protestant de la Longue-rue des Boutiques. Une foule nombreuse s'était assemblée devant l'édifice. Quelques gamins se trouvent perchés sur

A. H A N S

# Du Temps de Grand-Père



**L. Opdebeek - Editeur - Anvers**

Du Temps

de Grand-Père...

Dessin de Edm. Van OFFEL

